

notre patrie et pour la religion. Souvenez-vous des leçons que mon père vous a si souvent données, que des gentilshommes ne sont nés que pour verser leur sang pour le service de Dieu et du roi.

Mes frères et les soldats animés par mes paroles, firent un feu continu sur l'ennemi. Je fis tirer du canon, non seulement pour effrayer les Iroquois en leur faisant voir que nous étions en état de nous bien défendre, ayant du canon, mais encore pour avertir nos soldats qui étaient à la chasse de se sauver dans quelque autre fort.

Mais que n'a-t-on pas à souffrir dans ces extrémités ? Malgré le bruit de notre artillerie, j'entendis les cris lamentables et des enfants qui venaient de perdre leurs maris, leurs frères et leurs pères. Je crus qu'il était de la prudence, pendant que l'on faisait feu sur l'ennemi de représenter à ces femmes désolées et à ces enfants le danger auquel nous exposaient leurs hurlements qui ne pouvaient pas manquer d'être entendus de l'ennemi, malgré le bruit des fusils et du canon. Je leur ordonnai de se taire afin de ne pas donner lieu de croire que nous étions sans ressource et sans espérance.

Pendant que je leur parlais de la sorte, j'aperçus un canot sur la rivière vis-à-vis du fort, c'était le sieur Pierre Fontaine avec sa famille qui venait débarquer dans l'endroit où je venais d'être manquée par les Iroquois qui y paraissaient encore à droite et à gauche. Cette famille allait être défaite si on ne lui eut donné un prompt secours.

Je demandai aux deux soldats s'ils voulaient aller lui favoriser le débarquement qui était à cinq arpents du fort. Leur silence me faisant connaître leur peu de résolution, je commandai à Laviolette, notre domestique, de faire sentinelle à la porte du fort et de la tenir ouverte pendant que j'irais moi-même au bord de la rivière le fusil à la main et le chapeau sur la tête. J'ordonnai en partant, que si nous étions tués, l'on fermât la porte du fort et que l'on continuerait toujours à se bien défendre.

Je partis dans la pensée que Dieu m'avait inspirée, que les ennemis qui étaient en présence croiraient que c'était une feinte que je faisais pour les engager de venir au fort, d'où l'on ferait une vive sortie sur eux.

Ils le crurent effectivement, et ainsi j'eus lieu de sauver ce pauvre Pierre Fontaine, sa femme et ses enfants. Etant tous débarqués, je les fis marcher devant moi jusqu'au fort à la vue de l'ennemi. Une contenance si fière fit croire aux Iroquois qu'il y avait plus à craindre pour eux que pour nous.

Ils ne savaient pas qu'il n'y avait dans le fort de Verchères que mes deux jeunes frères âgés de douze ans, notre domestique, deux soldats et un vieillard âgé de quatre-vingts ans avec quelques femmes et quelques enfants.

Fortifiée de la nouvelle recrue que me donna le canot de Pierre Fontaine, je commandai que l'on continuât à faire feu sur l'ennemi. Cependant le soleil se couche : un nord-est impétueux qui fut bientôt accompagné de neige et de grêle, nous annonce la nuit la plus affreuse qui se puisse imaginer. Les ennemis, toujours en présence, bien loin de se rebuter d'un temps si fâcheux, me firent juger par leurs mouvements qu'ils voulaient escalader le fort à la faveur des ténèbres.

J'assemble toutes mes troupes, c'est-à-dire six personnes, auxquelles je parlai ainsi :

—Dieu nous a sauvés au jourd'hui des mains de nos ennemis, mais il faut prendre garde de ne pas tomber cette nuit dans leurs filets. Pour moi, je veux vous faire voir que je n'ai point de peur. Je prends le fort pour mon partage avec un homme âgé de quatre-vingts ans et un soldat qui n'a jamais tiré un coup de fusil. Et vous, Pierre Fontaine, La Bonté et Galhet (noms des deux soldats) vous irez à la redoute avec les femmes et les enfants comme étant l'endroit le plus fort. Si je suis prise ne vous rendez jamais, quand même je serais brûlée et hachée en pièces à vos yeux. Vous ne devez rien craindre dans cette redoute pour peu que vous combattiez.

A l'instant je place mes deux jeunes frères sur deux bastions, ce jeune homme de 80 ans sur le troisième, et moi je pris le quatrième.

Chacun fit bien son personnage. Malgré le sifflement du nord-est, qui est un vent terrible en Canada, dans cette saison, malgré la neige et la grêle, l'on entendait à tout moment :

—Bon quart !

De la redoute au fort, et du fort à la redoute :

—Bon quart !

On aurait cru à nous entendre, que le fort était rempli d'hommes de guerre. Aussi les Iroquois, gens d'ailleurs si rusés et si belliqueux, y furent-ils trompés comme ils l'avouèrent dans la suite à M. de Callières, à qui ils déclarèrent qu'ils avaient tenu conseil pour prendre le fort pendant la nuit, mais que la garde qu'on y faisait sans relâche, les avait empêchés d'exécuter leurs desseins, surtout ayant déjà perdu du monde par le feu que mes deux jeunes frères et moi avions fait sur eux le jour précédent.

Environ une heure après minuit, la sentinelle du bastion de la porte, cria :

—Mademoiselle ! j'entends quelque chose !

Je marche vers lui pour découvrir ce que c'était, j'aperçus à travers les ténèbres et à la faveur de la neige quelques bêtes à cornes, triste reste de nos ennemis.

—A Dieu ne plaise, repartis-je, vous ne connaissez pas encore tous les artifices des sauvages, ils marchent sans doute par derrière ces bestiaux couverts de peaux de bêtes pour entrer dans le fort. Si nous sommes assez indiscrets pour en ouvrir la porte.

Je craignais tout d'un ennemi aussi fin et aussi rusé que l'Iroquois. Cependant, après avoir pris toutes les mesures que demande la prudence dans ces circonstances, je jugeai qu'il n'y avait point de risque à ouvrir la porte. Je fis venir mes deux frères avec leurs fusils bandés en cas de surprise et ainsi nous fîmes entrer ces bestiaux dans le fort.

Enfin, le jour parut, et le soleil, en dissipant les ténèbres de la nuit, sembla dissiper notre chagrin et nos inquiétudes. Je parus au milieu de mes soldats avec un visage gai en leur disant :

—Puisqu'avec le secours du ciel nous avons bien passé cette nuit toute affreuse qu'elle a été, nous en pourrions bien passer d'autres, en continuant notre bonne garde, en faisant tirer le canon d'heure en heure pour avoir du secours de Montréal, qui n'est éloigné que de huit lieues.

Je m'aperçus que mon discours avait fait impression sur les esprits. Il n'y eut que Marguerite Antioime, femme du sieur Pierre Fontaine, qui, extrêmement peureuse, comme il est naturel à toutes les femmes parisiennes de nation, demanda à son mari de la conduire dans un autre fort, lui représentant que si elle avait été assez heureuse pour échapper la première nuit à la fureur des sauvages, elle ne devait pas s'attendre au même bonheur la nuit suivante, que le fort de Verchères ne valait rien, qu'il n'y avait point d'hommes pour le garder, et qu'y demeurer c'était s'exposer à un danger évident, ou de s'exposer à un esclavage perpétuel ou de mourir à petit feu. Le pauvre mari, voyant que sa femme persistait dans sa demande, et qu'elle voulait se retirer au fort de Contrecoeur, éloigné de trois heures de celui de Verchères, lui dit :

—Je vais vous armer un canot d'une bonne voile avec vos deux enfants qui savent bien canoter, pour moi je n'abandonnerai jamais le fort de Verchères tandis que mademoiselle Magdelon (c'est ainsi que l'on m'appelait dans mon enfance).

Je lui fis comprendre d'un ton ferme que je n'abandonnerais jamais le fort, que j'aimerais mieux périr que de le livrer aux ennemis, qu'il était d'une conséquence infinie que les sauvages n'entrassent pas dans aucun fort français, qu'ils jugeraient des autres par celui-ci s'ils s'en emparaient, et qu'une pareille connaissance ne pourrait servir qu'à augmenter leur fierté et leur courage.

Je puis dire avec vérité que je fus deux fois vingt quatre heures sans dormir ni manger. Je n'entraî pas une seule fois dans la maison de mon père ; je me tenais sur le Bastion, ou j'allais voir de quelle manière on se comportait dans la Redoute. Je paraissais toujours avec un air riant et gai ; j'encourageais ma petite troupe par l'espérance que je leur donnais d'un prompt secours.

Le huitième jour (car nous fîmes huit jours dans de continuelles alarmes, toujours à la vue de nos ennemis et exposés à leur fureur et à leur barbarie) le huitième jour, dis-je, M. de la Monnerie, lieutenant détaché de M. de Callières, arriva la nuit avec quarante hommes. Ne sachant pas si le fort était pris, il faisait son approche en grand silence. Une de nos sentinelles, attendant quelque bruit, cria :

—Qui vive !

J'étais pour lors assoupie la tête sur une table mon fusil de travers dans mes bras.

La sentinelle me dit qu'il entendait parler sur l'eau. Sans perdre de temps je montai sur le Bastion pour reconnaître à la voix si c'étaient des sauvages ou des Français.

Je leur demandai :

—Qui êtes-vous ?

Ils me répondirent :

—Français ! C'est La Monnerie qui vient vous donner du secours.

Je fis ouvrir la porte du fort, j'y plaçai une sentinelle et je m'en allai au bord de l'eau pour les recevoir.

Aussitôt que je l'aperçus, je le saluai par ces paroles :

—Monsieur, soyez-vous le bien venu, je vous rends es armes.

—Mademoiselle, répondit-il d'un air galant, elles sont en bonnes mains.

—Meilleures que vous ne croyez, lui répliquai-je.

Il visita le fort, il le trouva en très bon état, une sentinelle sur chaque bastion. Je lui dis :

—Monsieur, faites relever mes sentinelles afin qu'elles puissent prendre un peu de repos, il y a huit jours que nous ne sommes pas descendus de nos Bastions.

J'oubliais une circonstance qui pourra faire juger

de mon assurance et de ma tranquillité : Le jour de la grande bataille, les Iroquois qui environnaient le fort, faisant brûler les maisons de nos habitants, sacquant et tuant leurs bestiaux à notre vue, je me ressouvins à une heure de soleil que j'avais trois poches de linge avec quelques couvertures hors du fort. Je demandai à mes soldats si quelqu'un voulait venir avec moi le fusil à la main chercher mon linge. Leur silence, accompagné d'un air sombre et morne, me faisant juger de leur peu de courage, je m'adressai à mes jeunes frères en leur disant :

—Prenez vos fusils et venez avec moi ! Pour vous, dis-je aux autres, continuez à tirer sur les ennemis pensant que je vas chercher mon linge.

Je fis deux voyages à la vue des ennemis dans le lieu même où ils m'avaient manquée quelques heures auparavant. Ma démarche leur parut sans doute suspecte, car ils n'osèrent venir pour me prendre, ni même tirer pour m'ôter la vie. J'éprouvai que quand Dieu gouverne les choses, l'on ne peut que bien réussir.

Depuis que je suis mariée (en 1722), je me suis trouvée dans une occasion assez délicate où il s'agissait de sauver la vie à M. de la Perrade, à mon mari et à moi.

Deux Abénakis, des plus grands hommes de leur nation, étant entrés chez nous chercher une querelle à M. de la Perrade, il leur dit en Iroquois :

—Sortez d'ici !

Ils sortirent tous deux très fâchés.

Leur sortie, qui fut fort brusque, nous fit croire la querelle finie. Nous n'examinâmes point leurs démarches, persuadés qu'ils avaient pris le parti de s'en aller. Dans un moment nous fîmes fort surpris de les entendre tous les deux dans le tambour de la maison faisant le cri de mort et disant :

—Tagarianguen ! (qui est le nom Iroquois de mon mari) tu es mort !

Ils étaient armés, l'un d'un casse-tête et l'autre d'une hache. Celui-ci enfonce et brise la porte à coups de hache, entre comme un furieux, la rage peinte sur le visage, lève la hache sur la tête de M. de la Perrade, qui fut assez adroit et assez heureux pour parer le coup en se jetant à corps perdu sur le sauvage, mais il était trop faible pour pouvoir résister longtemps à un sauvage d'une stature gigantesque et dont les forces répondaient à la haute taille. Un homme de résolution, qui se trouva fort à propos à la porte de la maison, donna du secours à M. de la Perrade. Le sauvage, qui était armé d'un casse-tête, voyant son compagnon en presse, entre, lève le bras pour décharger son coup sur mon mari.

Résolu de périr avec lui et suivant les mouvements de mon cœur, je sautai ou plutôt je volai vers ce sauvage. J'empoigne son casse-tête, je le désarme. Il veut monter sur un coffre, je lui casse les reins avec son casse-tête et je le vois tomber à mes pieds. Je ne fus jamais plus surprise que de me voir à l'instant enveloppée par quatre sauvagesses. L'une me prend à la gorge, l'autre aux cheveux, après avoir arraché ma coiffe. Les deux autres me saisissent par le corps pour me jeter dans le feu.

A ce moment un peintre me voyant aurait bien pu tirer le portrait d'une Magdelaine : décoiffée, mes cheveux épars et mal arrangés, mes habits tout déchirés, n'ayant rien sur moi qui ne fut par morceaux, je ne ressemblais pas mal à cette sainte, aux larmes près qui ne coulèrent jamais de mes yeux.

Je me regardais comme la victime de ces furieuses, outrées de douleur de voir l'une son mari, les autres leur parent étendu sur la place sans mouvement et presque sans vie.

Bientôt, j'allais être jetée dans le feu, lorsque mon fils Yarieu, âgé seulement de douze ans, animé comme un lion à la vue de son père qui était aux prises avec le sauvage et de sa mère prête à être dévorée par les flammes, il s'arme de ce qu'il rencontra frappa avec tant de force et de courage sur la tête et sur les bras de ces sauvagesses qu'il les obligea à lâcher prise.

Débarassée d'entre leurs mains, je cours au secours de M. de la Perrade en passant sur le ventre de celui que j'avais étendu par terre. Les quatre sauvagesses s'étaient déjà jetées sur M. de la Perrade, pour lui arracher la hache qu'il tenait et dont il voulait casser la tête au malheureux qui venait de le manquer. Prenant le sauvage par les cheveux, il lui dit :

—Tu es mort, je veux avoir ta vie.

Le Français dont j'ai parlé qui donnait secours à M. de la Perrade me dit :

—Madame, ce sauvage demande la vie, je crois qu'il faut lui donner quartier, nous ne savons si ces femmes ne sont pas armées de couteaux.

En même temps, ces sauvages, qui jusqu'alors avaient toujours poussé des cris effroyables qui nous empêchaient de nous entendre, demandèrent aussi la vie. Nous voyant les maîtres, nous crûmes qu'il était plus glorieux de pardonner à notre ennemi vaincu que de le faire mourir. Ainsi je sauvai la vie à mon mari, et mon fils âgé de onze ans sauva la vie à sa mère. Cette action fut aux oreilles de M. de Vaudreuil, il voulut s'informer du fait par lui-même, il vint exprès sur les lieux, il vit la porte cassée, il parla au Français